

Le voyage de Thomas Coryat et les amitiés Anglo-Suisses au début du XVIIe siècle

Autor(en): **Jacquot, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **1 (1951)**

Heft 2

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-77713>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE VOYAGE DE THOMAS CORYAT ET LES AMITIES ANGLO-SUISSSES AU DEBUT DU XVII^e SIECLE

Par JEAN JACQUOT

Dans la soirée du 16 août 1608 un voyageur anglais, Thomas Coryat ¹, arrivait à Bergame. Bon marcheur, il avait quitté Brescia au matin et cheminé tout le jour en plein vignoble, cueillant de temps à autre une délicieuse grappe mûre pour se rafraîchir. La foire de la Saint-Barthélemy avait attiré à Bergame un grand nombre de visiteurs italiens et suisses. Et faute de logement notre anglais dut coucher sur la paille au pied des chevaux, encore n'obtint-il cette faveur qu'à l'entremise d'un prêtre obligeant. Ayant dormi sur ses deux oreilles, il s'éveilla avec l'espoir de visiter les antiquités de la ville en compagnie de cet honnête ecclésiastique, mais il apprit non sans tristesse qu'un Italien violent et rancunier l'avait tué durant la nuit d'un coup de pistolet. Après avoir observé les monuments et noté selon son habitude les inscriptions latines qu'il avait rencontrées sur son passage, Coryat rendit visite à un dominicain nommé Vincentius de Petrengo. Ce moine avait

¹ Le Dr. G. R. de Beer, dont on connaît la contribution importante à l'histoire des voyages en Suisse, consacre quelques pages à Coryat dans *Early Travellers in the Alps*, London 1930, livre riche en renseignements sur les contemporains de Coryat qui franchirent les Alpes et sur les milieux de civilisation qu'ils rencontrèrent dans les pays helvétiques. — Paul Fink publia jadis, dans *Wissen und Leben* (Oct. 1914), un article: *Reiseerinnerungen an die Schweiz von zwei Zeitgenossen Shakespeares*, consacré à Coryat et à Fynes Moryson, article d'une lecture agréable mais sans perspectives historiques et dans lequel l'auteur prend des libertés injustifiées avec les textes qu'il cite entre guillemets. — Nous avons fait un fréquent usage du *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse* (DHBS) et du *Dictionary of National Biography* (DNB).

vécu quelques années dans les Grisons comme aumônier d'un seigneur vénitien chargé d'une mission dans ce pays. Coryat avait besoin de ses avis car, après un séjour de six semaines dans la «très glorieuse et incomparable cité vierge de Venise», il se proposait de regagner la Mer du Nord et son île natale en traversant la Suisse et les pays germaniques. Il raconte l'entretien dans ses souvenirs de voyages :

En vérité nul protestant n'aurait pu me donner de conseil plus amical. Car il m'apprit les dangers qui m'attendaient entre ce lieu et l'Allemagne, et le moyen de les éviter. J'étais calviniste, il en était sûr puisque j'étais anglais². Néanmoins, il me donnerait le meilleur conseil possible, vu que j'étais un étranger. Il me signala donc qu'il était très dangereux de passer par un lieu des Grisons situé à quelques milles de l'entrée du territoire, à moins de me montrer très circonspect. Car, dit-il, il y avait sur le lac de Côme un certain château fort tenu par une garnison d'Espagnols. Et s'il m'arrivait de faire route à proximité, ceux-ci me livreraient à leur Inquisition dès qu'ils s'apercevraient que j'étais anglais, et en conséquence me tortureraient avec une extrême cruauté, s'ils me voyaient professer ma foi avec constance, pour me contraindre à abjurer. Et si je ne le voulais pas malgré la violence de leurs tourments, ils me mettraient enfin à mort, me déchirant d'une manière affreuse et terrible. Afin d'éviter ces dangers il me conseilla de laisser le château fort sur ma gauche et de me diriger à main droite vers une ville appelé Chiavenna³.

L'épisode n'est pas sans beauté. Les deux frères ennemis, le catholique et le protestant, décident d'oublier un moment leur querelle pour s'abandonner à des sentiments d'humanité et de reconnaissance. Mais Coryat, s'il cède parfois à de nobles impulsions, sait aussi tirer parti de ce qui peut procurer au lecteur des émotions fortes et variées. D'autre part, s'il se montre parfois compréhensif et tolérant dans une Europe divisée par les antagonismes politiques et religieux, il se souvient bien vite qu'il n'est pas au-dessus de la mêlée, qu'il est avant tout un bon Anglais antipapiste. Il place donc à la suite de ce récit une profession de

² Il est à peine besoin de remarquer qu'une telle généralisation était injustifiée, bien que l'influence de Calvin sur les protestants anglais fût considérable.

³ *Coryats Crudities* (1611), p. 351. Nous renverrons, sauf indication contraire, aux pages de l'édition originale qui figurent en marge de l'édition publiée par l'Université de Glasgow (2 vol., 1905). Celle-ci contient en outre des notes marginales et un index qui en rendent l'usage facile.

foi. Dieu l'empêche de changer jamais de religion malgré tous les tourments que pourraient lui infliger les Espagnols et autres ennemis de l'Évangile! Puis il prend le chemin que lui indique la prudence en songeant que bien des moines l'auraient fait tomber dans le piège au lieu de l'en détourner. De toute évidence ce dominicain qui se montrait soucieux de la vie d'un protestant anglais, bien qu'il eût jadis prêché contre les calvinistes dans les Grisons, ne pouvait, en tant que citoyen de la République de Venise, entretenir des sentiments très amicaux à l'égard des Espagnols établis dans le Milanais.

Tandis qu'il chemine vers Chiavenna, achevons de faire connaissance avec notre personnage. Il doit le goût des vers latins et des expédients ingénieux à son père, le Révérend George Coryat, recteur d'Odcombe dans le Somerset, qui avait coutume d'adresser aux puissants de ce monde d'élégantes épîtres faisant appel à leur générosité. Il étudia à Oxford mais, à la différence de son père, il ne passa pas d'examen. C'est pourquoi il déclare, dans la préface de son livre, n'avoir qu'une culture superficielle⁴. Mais comme la page où s'étale ainsi sa modestie est pleine de citations antiques, le lecteur sait ce qu'il faut penser de cet aveu. En réalité cet homme qui chercha fortune à la cour de Jacques I^{er}, y jouant volontiers le rôle d'un bouffon, était, nous dit Fuller, bon helléniste. Dans son voyage sur le continent, il se servit constamment du latin qui jouait encore son rôle de langue internationale entre gens cultivés. A la cour, écrit Fuller, il attira bientôt l'attention:

Il était même l'enclume sur laquelle les courtisans essayaient leur esprit; et quelquefois cette enclume rendait aux marteaux des coups aussi durs que ceux qu'elle recevait, ses brusques réparties les payant de leur insolence. Il portait la folie (que les gens charitables nomment gaîté) sur les traits de son visage. La forme de sa tête ne promettait pas beaucoup car elle ressemblait à un pain de sucre retourné, le bout pointu vers le bas, comme si elle se composait de fantaisie et de mémoire sans aucun sens commun.⁵

Le titre complet de son livre nous donne un aperçu de ses facéties verbales: «*Les crudités de Coryat, hâtivement avalées au cours*

⁴ «...being (I confesse)... but only a superficial smatterer in learning».

⁵ THOMAS FULLER, *The History of the Worthies of England* (1662), d'après le DNB.

d'un voyage de cinq mois à travers la France, la Savoie, l'Italie⁶, la Rhétie communément appelée pays des Grisons, l'Helvétie alias la Suisse, quelques parties de la Haute Allemagne et des Pays-Bas, nouvellement digérées dans l'air stimulant d'Odcombe dans le comté de Somerset, et maintenant dispersées pour la nourriture des membres itinérants de ce Royaume». Dans un portrait qui précède l'ouvrage, le poète Ben Jonson nous décrit «l'humeur» de Coryat comme s'il s'agissait d'un de ces personnages excentriques dont il peuplait ses comédies. C'est un maniaque du voyage qui se met à virer et à ronfler comme une toupie à la vue d'une lettre de Bâle ou de Zurich, un fanatique des langues classiques qui se sert du dialecte attique pour acheter des œufs ou faire rapetasser ses chaussures.

Pourtant ce pittoresque Baedeker, dont les beaux esprits du temps recommandent l'auteur au public dans une impressionnante série de panégyriques burlesques, est plus proche qu'on ne le croirait à première vue d'ouvrages contemporains de style plus grave. Coryat appartient à un siècle d'explorations dans l'espace et dans le temps. Il fit à pied la plus grande partie de son périple continental, et si l'entreprise n'est pas comparable à la découverte de la Virginie, elle mérite tout de même qu'on l'admire. Le même esprit aventureux le conduisit plus tard jusqu'à la Perse et l'Inde où il mourut de «fluxion» en 1617 pour avoir trop copieusement célébré sa rencontre avec des compatriotes. On ne saurait trop louer non plus son goût des descriptions précises, son souci de connaître le passé des lieux qu'il visite, de compléter ses observations personnelles par des renseignements puisés chez les historiens et les géographes. Durant la seconde partie du XVI^e siècle, les chroniques nationales et les ouvrages topographiques dénombrant les monuments du passé s'étaient multipliés en Angleterre. Citons, à titre d'exemple, *Britannia* de William Camden, dont une traduction anglaise parut peu de temps avant les *Crudités*. Un peu plus tard, en 1613, Michael Drayton publia les dix-huit premiers chants de *Poly-olbion*, vaste poème qui doit beaucoup à *Britannia* et qui associe la peinture des sites naturels à l'évocation des souvenirs historiques. C'est dans un esprit semblable que Coryat visita les pays étrangers.

⁶ Il a visité seulement l'Italie du Nord.

Quelques renseignements encore nous aideront à mieux comprendre son attitude. Il était au service du fils aîné du Jacques I^{er}, Henri, prince de Galles, et c'est à lui qu'il dédia son ouvrage. Ce prince, qui devait mourir en 1612 au sortir de l'adolescence, ne voulait entendre parler d'un mariage catholique, en particulier d'un mariage espagnol, ni pour lui-même, ni pour sa sœur Elisabeth. Sur ce point, il s'opposait à son père qui caressait des projets de paix et de réconciliation européennes. Par contre, il était l'espoir de tous ceux qui voulaient voir l'Angleterre s'imposer comme puissance protestante et repoussaient tout compromis avec l'Espagne. Ajoutons que Coryat avait pour protecteur Sir Edward Philip qui possédait une résidence (Montacute House) à courte distance d'Odcombe. Celui-ci était l'un des chefs du parti protestant. Elu *speaker* de la Chambre des Communes en 1604, il fut nommé la même année juge à la cour des *plaid-communs* du comté de Lancastre et, dans l'exercice de cette fonction, fit preuve d'une extrême rigueur à l'égard des catholiques. Il prit une part active à l'instruction du procès de Guy Fawkes et de ses complices après la Conspiration des Poudres. En 1611, il reçut la charge de maître des Rôles. Il était aussi le secrétaire particulier du prince de Galles, et de profonds liens d'amitié l'unissaient au jeune homme dont il déplora la mort. Il tint à rehausser par ses libéralités l'éclat du mariage de la princesse Elisabeth avec le comte palatin Frédéric V, en 1613.

Ce n'est donc point un hasard si Coryat ne rencontra en France qu'un seul érudit, Isaac Casaubon, « gloire des protestants français » et admirateur de feu la reine Elisabeth, « modèle des princes chrétiens », Casaubon qui peu de temps après devait s'établir en Angleterre. Son séjour prolongé à Venise s'explique sans doute par les séductions de cette souveraine de l'Adriatique. Mais il n'ignore pas les liens attachant l'Angleterre protestante à la République qui se sent menacée par l'expansion autrichienne, et qui refuse de se soumettre à l'autorité pontificale. Et il ne manque pas de faire l'éloge de Sir Henri Wotton, ambassadeur à Venise depuis 1604, qui appuie de toutes ses forces cette politique de résistance.

Les affaires religieuses ne se placent pas au premier rang de ses préoccupations mais, lorsque l'occasion se présente, il se comporte en bon serviteur du prince et en protégé de Sir Edward

Philip. Jamais, quels que soient les spectacles dont il est le témoin il n'oublie qu'il est réformé. Dès son arrivée à Calais il assiste à la messe, mais «sans superstitieuses genuflexions». A Paris, il regarde les cérémonies de la Fête-Dieu «parce que c'est une nouveauté», mais il reproche aux papistes d'adorer l'hostie comme s'il s'agissait vraiment du corps du Christ. Il se moque de leurs reliques et demande laquelle est vraie des deux couronnes d'épines, celle de Vicence ou celle de Paris. A Venise, la curiosité le conduit dans une église orthodoxe où il a le bonheur de s'entretenir en grec avec un archevêque qui lui explique la différence entre les dogmes qu'il professe et ceux des catholiques romains⁷. A peine l'a-t-il quitté qu'il entre dans la synagogue où les Juifs «font leurs dévotions et servent Dieu à leur manière», qui ne lui plaît pas beaucoup. Du moins les loue-t-il de ne point adorer les images et d'observer strictement leur Sabbat. Il faut aussi lui savoir gré de démentir un proverbe anglais de son temps qui leur attribue un aspect repoussant⁸, et d'affirmer qu'ils reconnaissent le Christ comme prophète, sinon comme Dieu. Mais nous croyons qu'il dramatise un peu le récit d'une discussion orageuse avec le rabbin, où il se pose en véhément champion du christianisme⁹. Il nous avait déjà narré une scène semblable survenue à Lyon, mais cette fois il était question d'un Turc¹⁰! Comme nous l'avons remarqué, il sait fort bien quelles émotions ces conflits de croyances soulèveront chez son lecteur.

Nous savons maintenant dans quelle lumière il faut placer l'épisode du bon dominicain de Bergame, et nous comprenons que la tirade contre les Espagnols n'est point là par hasard. Coryat prend donc bien soin de pénétrer dans les Grisons par le territoire ami de la République vénitienne, évitant la sinistre forteresse que le comte de Fuentes, gouverneur de Milan, a fait édifier à l'extrémité nord du lac de Côme dans le but d'intimider les Grisons. Le pays

⁷ Pp. 227—230.

⁸ Les Juifs étaient bannis d'Angleterre depuis 1290; on se les représentait d'ordinaire sous les traits caricaturaux que leur prêtait un acteur de théâtre.

⁹ Pp. 230—237.

¹⁰ Pp. 64—65.

où s'engage Coryat, et qui lui paraît accueillant et tranquille, a le malheur de faire obstacle à une jonction des Habsbourg d'Espagne et d'Autriche. Henri IV et la République de Venise soutiennent l'indépendance des Ligues grisonnes et ont conclu une alliance que les Habsbourg cherchent à briser. Cette petite nation, qui fait l'objet de si puissantes rivalités, a aussi le malheur d'être divisée dans sa religion. Coryat note le fait à plusieurs reprises, et dès son arrivée à Chiavenna: «Cette ville m'offrit quelques raisons de me réjouir, car c'était la première ville protestante où j'entrais depuis que j'avais quitté l'Italie. Pourtant elle n'est pas entièrement protestante, car une partie de la population embrasse la religion papiste et assiste chaque jour à la messe»¹¹. Dix ans plus tard, lorsque la guerre éclatera en Europe, et que les Espagnols envahiront le pays après en avoir fait le blocus, ils trouveront un point d'appui dans la partie catholique de la population. Pendant de longues années la guerre d'indépendance se doublera d'une guerre civile et religieuse.

Coryat a donc sous les yeux les éléments d'une situation qui conduira plus tard à des événements tragiques. Mais ses soucis sont plus immédiats: «Les chemins dans la Valteline, quelques milles avant d'arriver à Chiavenna, et aussi en remontant la vallée de Campodolcino, sont très pénibles pour les pieds des voyageurs. Car ils sont couverts de pierres très aiguës et très rudes qui vous meurtrissent et vous écorchent beaucoup les pieds»¹². Heureusement, à l'auberge de Campodolcino, un prêtre le reconforte par de gais propos et lui vante l'honnêteté des habitants, disant qu'il n'avait jamais entendu parler durant toute sa vie d'un vol commis dans ce pays: même si Coryat avait sur lui mille couronnes, il pourrait y voyager sans arme ni escorte avec la plus grande sécurité. Coryat se demande si cette probité résulte de la sévérité des lois ou de la vertu naturelle des habitants, mais reconnaît que plusieurs personnes lui confirmèrent ces dires.

L'auteur des *Crudités* s'intéresse à l'homme plus qu'à la nature, au labeur patient des montagnards plus qu'aux montagnes elles-

¹¹ P. 359. Chiavenna et la Valteline appartenaient aux Ligues grisonnes depuis 1512.

¹² P. 359.

mêmes. Rien ne lui réjouit le cœur, en des lieux arides, comme la vue d'une prairie, d'un champ cultivé ou d'un pauvre chalet fait de troncs de sapins. Après avoir franchi le col du Splügen, il gagne Thusis et se dirige vers la vallée du Rhin et la capitale, Coire.

Bien que dans la plus grande partie de la contrée les gens vivent pauvrement, j'ai cependant remarqué quelques endroits où toutes les commodités nécessaires à l'existence se rencontrent en abondance: bœufs et vaches, moutons, chèvres, maints riches paturages, des champs de blé de qualité moyenne, enfin le bois qu'on trouve en abondance sur les flancs des montagnes¹³.

Les techniques ne le laissent pas indifférent et il note au passage un instrument ingénieux qui permet de teiller le chanvre, autre ressource du pays, plus aisément qu'on ne le fait en Angleterre. Enfin il trouve, dans les Grisons comme en Helvétie, la chère excellente et les prix raisonnables, et il apprécie «le noble vin de la Valteline».

Le 23 août, il s'engage dans la vallée du Rhin dont il admire les prairies et les vergers chargés de fruits. Enfin il arrive à Coire qu'il trouve fort belle avec ses murs, ses tours d'enceinte, et ses vignes étagées sur des coteaux bien exposés. Il note que la cathédrale appartient aux protestants, mais dans une autre église l'on célèbre toujours la messe et l'on peut voir beaucoup «d'images superstitieuses». Il recueille les échos de troubles récents. Le dernier des évêques qui s'étaient succédés à Coire se nommait Johann Flugi:

Il ne vivait pas dans cette cité, mais s'était exilé volontairement en un autre endroit de l'Allemagne. Car environ douze mois avant mon arrivée à Coire, il y avait eu un soulèvement dans la cité, dont j'ai entendu dire qu'il était le principal auteur. Ensuite, craignant le châtement des citoyens, il avait pris de lui-même le chemin de l'exil, si bien qu'il mène aujourd'hui une vie obscure et retirée¹⁴.

On reconnaît dans ce passage une allusion à la réunion d'un tribunal révolutionnaire à Coire, en 1607. Les partisans de l'Espagne y eurent d'abord le dessus et condamnèrent les responsables de l'alliance vénitienne, puis un revirement se produisit à l'instigation

¹³ P. 363.

¹⁴ P. 368.

de la France, et deux membres du parti favorable aux Espagnols furent décapités. L'évêque lui-même dut s'enfuir, mais il vécut assez longtemps pour assister à la défaite finale des protestants¹⁵.

Coryat décrit aussi les attributions du Grand et du Petit Conseil qui siègent à Coire, et dont l'un groupe les magistrats de l'Etat et l'autre ceux de la ville. Il renseigne le lecteur sur la nature des trois Liges grisonnes, insistant sur les liens de solidarité qui les attachent à la Suisse, et sur leur souci de résister à toute violation de leur indépendance.

On aura remarqué, en lisant le passage que nous venons de citer, que Coryat considère les Grisons comme faisant partie de l'Allemagne. Il interrompt même son récit de voyage au moment précis où il mentionne son arrivée à Splügen, la première ville de langue allemande qu'il rencontre sur son passage, la première aussi qui soit entièrement protestante. Il place alors un *Eloge des voyages en Allemagne* par Hermann Kirchner, qu'il traduit du latin. Il avait déjà mis en tête de son livre un *Eloge des voyages en général* du même auteur, professeur d'éloquence et de lettres anciennes à l'Université de Marpurg¹⁶. Cependant, bien que les périodes cicéroniennes de Kirchner soient passablement gonflées d'orgueil national, il apparaît clairement que Coryat ne considère pas la Germanie comme une entité politique, mais plutôt comme un ensemble de pays unis par la langue, et surtout comme une région de l'Europe où le protestantisme a pris naissance et où il est parvenu dans une certaine mesure à s'imposer. Il n'y a donc pas à s'étonner de le voir inclure les Grisons et les cantons de Zurich et de Bâle dans le monde germanique en même temps qu'il se réjouit de leur indépendance. Il faut remarquer enfin que la Suisse occupe dans son livre une position centrale entre l'Italie et l'Allemagne proprement dite. Il a en effet traversé assez rapidement la France et a noté moins de choses durant cette première partie de son voyage.

* * *

¹⁵ DHBS, art. *Grisons, Coire et J. Flugi*.

¹⁶ L'original latin de ces discours, que Coryat dut connaître en manuscrit, fut publié quelques années plus tard: *Hermannii Kirchneri orationes XXXVI*, Marpurgi, 1617.

Coryat pénètre en Helvétie à Ragaz et fait connaissance à Wallenstadt avec le vin du Rhin qu'il adopte pour le reste de son voyage. Il effectue en bateau le trajet de Wallenstadt à Zurich où il arrive le 26 août au petit matin. Et il passe agréablement la journée et une bonne partie de celle du lendemain en compagnie de protestants érudits de la ville.

Aux yeux des champions anglais de la religion réformée, Zurich jouit alors d'un prestige aussi considérable que Genève. Et un protestant ami des lettres ne peut que s'y sentir à l'aise¹⁷. La Réforme zurichoise posséda dès le début un caractère humaniste très marqué. Chez Zwingli l'étude de l'Écriture se conciliait aisément avec celle des classiques grecs et latins, et c'est en partie grâce à son impulsion que Zurich devint un foyer intellectuel et un centre d'édition important. L'influence de cette Réforme se fit sentir de bonne heure en Angleterre. Les lettres des théologiens de Zurich jouèrent un rôle important lors de la rupture avec Rome et de la formulation du dogme anglican. Henri Bullinger, collaborateur de Zwingli et continuateur de son œuvre, entretenit jusqu'à sa mort, en 1575, une correspondance suivie avec des hommes qui devinrent de grands prélats de l'Église anglicane. A partir de 1536, de jeunes Anglais vinrent étudier la théologie à Zurich et propagèrent ensuite en Angleterre les idées de Zwingli. John Bale,

¹⁷ L'histoire des relations de Zurich avec l'Angleterre au XVI^e siècle est connue grâce à la publication à Cambridge, par H. Robinson et pour la Parker Society, d'une abondante correspondance où les questions religieuses occupent le premier plan: *Epistolae Tigurinae de rebus potissimum ad Ecclesiae Anglicanae Reformationem pertinentibus conscriptae (1531—1558)*, 1848; *Original Letters relative to the English Reformation* (même période, traduction anglaise), 1846—1847; *The Zurich Letters, comprising the correspondence of several English bishops and others with some of the Helvetian reformers during the reign of Queen Elizabeth* (traduction anglaise, 1842—1845; la 2^e édition, 1846, est meilleure). A ces textes s'ajoutent les travaux érudits de Theodor Vetter: *Johannes Hooper, Bischof von Gloucester und Worcester, und seine Beziehungen zu Bullinger und Zürich* (1891); *Englische Flüchtlinge in Zürich während der ersten Hälfte des 16. Jahrh.* (1893); *Literarische Beziehungen Englands und der Schweiz im Reformationszeitalter* (1901); *Relations between England and Zurich during the Reformation* (1904). Nous nous contenterons donc de rappeler brièvement les faits qui donnent à la visite de Coryat sa véritable signification.

ardent polémiste protestant, publia plusieurs de ses livres à Zurich et à Bâle. Et, lorsque le catholicisme triompha sous le règne de Marie Tudor, il trouva un refuge dans cette dernière ville. L'évêque John Hooper, que Marie fit brûler comme hérétique, avait vécu à Zurich de 1547 à 1550 et la pensée de Zwingli et de ses disciples lui était familière. La répression catholique amena à Zurich, en 1554, un flux de réfugiés anglais, et s'ils durent par la suite chercher asile en territoire bernois, c'est que la ville accueillit au même moment un grand nombre de protestants italiens. Les liens ainsi établis durant la période héroïque ne se relâchèrent point pendant la seconde moitié du siècle; une abondante correspondance en témoigne.

La reine Elisabeth elle-même, soucieuse de faire échec aux visées du duc de Savoie sur Genève, s'adresse tout spécialement aux quatre villes évangéliques, Zurich, Berne, Bâle et Schaffouse — au moment où elle met en garde les treize cantons contre les entreprises savoyardes —, leur rappelant que Genève n'est pas «étrangère à la communion du Christ et de l'Évangile que vous professez, ni séparée de vous dans le danger qui vous menace»¹⁸. Cette démarche hâta vraisemblablement la conclusion du traité d'alliance perpétuelle entre Genève, Zurich et Berne de 1584.

Coryat, qui peut se recommander du prince Henri et de Sir Edward Philip, est naturellement bien accueilli. Rudolph Wirth, surnommé Hospinianus (1547—1626), «lampe éclatante du savoir, prédicateur très éloquent et très fameux de la cité», met à sa disposition un étudiant, Marcus Buelerus, qui lui sert de guide. Coryat admire en sa compagnie l'enceinte fortifiée de la ville, les parcs et la campagne fertile qui l'entourent, le lac qui baigne ses murs et rend tant de services à son commerce. Il visite l'église dédiée au souvenir de Saint Félix et de Sainte Regula, que l'on honore, dit-il, non point à la manière superstitieuse des papistes, mais parce qu'ils furent les premiers à prêcher l'Évangile dans la ville. Il s'intéresse tout spécialement à l'école du chapitre du Grossmünster, destinée depuis les premiers temps de la Réforme à l'instruction du clergé protestant:

¹⁸ Voir *Zurich Letters*: «Queen Elizabeth to the Four Cities», 1^{er} Sept. 1583. Voir aussi les lettres aux cantons suisses, même date et 18 juillet 1590.

Car cette école a été la nourrice de tous les fameux théologiens zurichois qui ont fleuri dans cette cité, et l'ont ennoblie depuis les débuts de la Réforme religieuse. Ici l'on éduque un nombre constant de seize adolescents, choisis parmi les esprits les plus rares et les plus féconds de toute la ville, et lorsqu'ils atteignent leur vingt-quatrième année ils quittent cette pépinière pour entrer dans l'état ecclésiastique. Durant tout ce temps, on leur fait étudier les humanités et la théologie aux frais de la cité¹⁹.

Coryat fait la connaissance d'un érudit non moins éminent qu'Hospinianus, le professeur de grec et d'hébreu Kaspar Waser (1565—1625). Ce philologue a beaucoup voyagé et connaît bien l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande. Langues et voyages rapprochent donc les deux hommes. Grâce à Waser, Coryat est autorisé à visiter l'Arsenal dont il fait une longue description et qu'il trouve fort bien approvisionné. Les vestiges du passé retiennent naturellement son attention, en particulier les flèches dont les anciens Helvètes se servaient contre les soldats de César, les enseignes prises aux Romains, et surtout une épée qui, lui dit-on, est celle de Guillaume Tell. Il en profite pour évoquer le rôle de ce héros national et les origines de la Confédération. Il raconte en détail l'histoire du défi à Gessler et le soulèvement contre la maison d'Autriche, suivant d'assez près, dans le fond sinon dans la forme, le récit de Sébastien Munster. Coryat reconnaît à plusieurs reprises ce que ses descriptions de la Suisse et de l'Allemagne doivent à la *Cosmographie* de l'humaniste allemand. Celui-ci, appelé à l'Université de Bâle en 1528 par Ecolampade pour y enseigner l'hébreu, y demeura presque constamment jusqu'à sa mort en 1552²⁰. Coryat

¹⁹ P. 380. — Il prend à tort l'édifice pour un ancien couvent de femmes converti en école. Sans doute à cause de la proximité du Fraumünster, dont le chapitre avait aussi son école.

²⁰ Publiée en allemand à Bâle en 1543, la *Cosmographie* de Munster eut de nombreuses éditions et fut traduite en plusieurs langues. Coryat ne savait pas, au moment de son voyage, d'autre langue moderne que l'anglais. Il eut bien de la peine à se tirer d'affaire, en l'absence de latinistes, à l'aide de quelques formules apprises en route. C'est vraisemblablement une traduction latine de la *Cosmographie* qu'il a consultée. — Une traduction française parut en 1556. Voici la liste des traductions anglaises dont aucune n'est complète: *A Treatyse of the Newe India* (portions du livre V), 1553, par Rycharde Eden; *The Description of Swedland, Gotland and Finland, collected and gathered chieflye out of S. Mounster*, 1561, par George North;

partage l'enthousiasme de cet ancien moine franciscain, rallié à la Réforme, pour la cause de l'indépendance suisse:

Ce noble exploit [de Guillaume Tell] est à l'origine de la Confédération helvétique. Car, peu de temps après ces événements, les trois villes que j'ai mentionnées, Unterwald, Uri et Schwytz, s'unirent en une ligue, vers l'an 1316²¹, par un serment solennel, afin de secouer le joug de ces tyrans étrangers. Et ensuite les autres cités de la Province les imitèrent, si bien qu'enfin toutes les cités de l'Helvétie s'associèrent en une ligue d'unité qui — bien qu'aient tenté de la dissoudre et de la violer les forces étrangères d'hommes puissants tels que les Empereurs d'Allemagne, les deux frères Léopold et Frédéric, ducs d'Autriche, les comtes de Kyburg, etc. — est cependant demeurée ferme et inviolable jusqu'à ce jour²².

Pour achever de donner une idée de cette fermeté, et de cette résolution de sauvegarder l'indépendance, Coryat décrit encore le Champ de Mars où les soldats s'entraînent au tir. Puis il raconte, toujours à l'aide de Munster, les événements de 1336, à Zurich, où les corps de métier alliés à la noblesse citadine se soulevèrent contre les familles privilégiées qui détenaient le pouvoir. Il insiste sur les conséquences extérieures de cette révolution politique, et surtout sur l'alliance avec les Waldstätten (1351) et la lutte victorieuse contre l'Autriche. La cité eut à subir d'autres assauts:

... mais aujourd'hui, grâce à l'indulgence des pouvoirs célestes, elle jouit d'une grande paix et de jours alcyoniens avec le reste des cités helvétiques unies dans une heureuse ligue, n'étant soumises à nul Roi ni à nul César. Et si des guerres arrivaient, elle s'est si bien fortifiée en temps de paix, s'approvisionnant en munitions et autres moyens de combat, qu'elle est très capable de se défendre contre toute force étrangère²³.

Il s'excuse pour terminer de ne point parler des institutions de Zurich dont le régime lui paraît être celui d'un Etat aristocratique. Il remet cette description à un prochain voyage au cours duquel il compte visiter les capitales des treize cantons confédérés. Il exprime le même désir dans une lettre à Hospinianus, écrite d'Angle-

A Briefe Collection and Compendious Extracts of Strange and Memorable Things, gathered out of the Cosmographie of S. Munster, 1572 et 1574, sans nom d'auteur.

²¹ Les anciens historiens de la Confédération n'étaient pas d'accord sur l'année où fut conclue l'alliance des petits cantons.

²² Pp. 102—103.

²³ Pp. 389—390.

terre, qu'il reproduit dans son livre. Mais l'attraction de l'Orient l'emportera sur son désir de revoir la Suisse.

Comme il l'a fait souvent en cours de route Coryat se rend sur les lieux où les malfaiteurs reçoivent leur châtement. Il énumère avec l'objectivité minutieuse qui lui est coutumière les diverses formes que prend la peine de mort: la décapitation pour les voleurs de grand chemin et les hommes incestueux, la potence pour les cambrioleurs et les incendiaires, la noyade pour les femmes incestueuses, la roue pour les assassins, le feu pour les hérétiques, les sorciers et les sorcières dont les cendres sont ensuite jetées dans les flots.

Le code pénal zurichois n'est pas exceptionnellement sévère pour le temps. Coryat a vu à Montargis des corps brisés achevant de pourrir sur la roue et il a assisté jusqu'au bout, sans un haut-le-cœur, au «spectacle tragique et lamentable» de l'estrapade sur la place Saint-Marc à Venise. Quant aux procès de sorcellerie, un compatriote de Coryat, Reginald Scot, a bien montré dès 1584 qu'ils reposent sur des croyances vaines et que les méthodes employées pour extorquer des aveux aux prétendus sorciers sont cruelles et ridicules. Mais il s'agit d'une protestation isolée. Jacques I^{er} met beaucoup de zèle et de persévérance à poursuivre ceux qu'il soupçonne de commerce avec le démon. C'est là un mal européen, qui tend à s'aggraver depuis la fin du XV^e siècle; il sévit à Zurich comme ailleurs, bien que Zwingli n'ait pas été, comme Luther et Calvin, obsédé par Satan. A Zurich, les hérétiques sont également persécutés, en particulier les anabaptistes²⁴.

²⁴ De 1571 à 1598 il y eut trente sept exécutions de sorciers à Zurich. Ce chiffre est moins élevé que ceux de Berne ou de Genève. — Depuis le concordat de 1527 entre Zurich, Berne et Saint-Gall, les anabaptistes qui refusaient de se convertir étaient condamnés à une amende, et à la peine de mort en cas de récidive. La dernière exécution d'un hérétique à Zurich eut lieu en 1614. (La dernière exécution en Angleterre avait eu lieu deux ans plus tôt et la foule avait vivement manifesté sa pitié pour le condamné et son indignation à l'égard des bourreaux.) W. Oechsli compte quatre exécutions d'anabaptistes à Zurich du vivant de Zwingli, et deux après sa mort. Il parle de noyade, et non du feu. — Voir DHBS, art. *Sorcellerie, Anabaptisme*; W. OECHSLI, *History of Switzerland*, Cambridge, 1922, pp. 88—92, 206/7.

En moins de deux jours, notre voyageur a donc observé beaucoup de choses, mais c'est en compagnie des érudits de la ville qu'il a éprouvé le plus grand plaisir. Outre Waser et Hospinianus, il rencontre Henri Bullinger, petit-fils du grand réformateur. Ce «prédicateur vigilant», cet «ouvrier laborieux des Vignes du Seigneur», le reçoit fort cordialement dans son cabinet de travail et lui montre un manuscrit inédit de son grand-père — une histoire de la vie des papes — ainsi qu'une lettre de Théodore de Bèze relative à cet ouvrage. Coryat se penche aussi sur d'autres monuments du passé, les tombes des grands hommes de la Réforme zurichoise, humanistes, théologiens, qui reposent dans le cloître de l'église Saint-Félix et Sainte-Regula. Il énumère leurs noms avec respect: le Florentin Pierre Martyr Vermigli qui enseigna à Oxford (1548—1553); Henri Bullinger; l'orientaliste Bibliander (Theodor Buchmann), auteur d'une édition du Coran; Konrad Gessner, médecin, naturaliste et philologue; Rudolph Gwalter, successeur de Bullinger comme antistès, qui visita l'Angleterre et dont le fils fut reçu maître ès arts à Oxford; Josias Simmler, historien et juriste; Ludwig Lavater, Hans-Wilhelm Stucki, d'autres encore. Il n'aurait pu reconnaître ces tombes sans l'aide du jeune Bueler, et il regrette que de belles épitaphes latines ne puissent rappeler leur souvenir aux visiteurs futurs. Il termine le récit de son bref séjour par un nouvel éloge des savants zurichois qu'il place aussi haut (mais pas plus haut) que ceux d'Oxford et de Cambridge:

C'est une matière très digne de considération de penser que Dieu a accordé à cette cité l'extrême bénédiction d'un très grand nombre d'esprits excellents, et d'hommes des plus savants durant ces quatre-vingts dernières années. Car, bien qu'elle ne soit pas une université délivrant des diplômes à ses étudiants, elle a nourri plus d'écrivains érudits qu'aucune des plus fameuses universités de la Chrétienté, en particulier plus de théologiens, et de ceux-là qui ont consacré leur nom à la postérité jusqu'à la fin du monde par leurs savants ouvrages²⁵.

Coryat continue à accumuler les superlatifs durant toute une page. L'éloge est mérité. Il faut rappeler toutefois qu'il n'a rencontré en France que le seul Casaubon, en Italie que le seul Paul-

²⁵ P. 392.

Emile Musto, philologue de Padoue. Par contre il s'entretient avec une dizaine de savants dans des cités protestantes telles que Zurich, Bâle, dont nous allons parler, et Heidelberg. Et même, en Allemagne protestante, ses sympathies vont d'abord aux cités dont la religion se rapproche de celle des Anglais, comme Heidelberg, et ensuite seulement à celles qui sont purement luthériennes comme Strasbourg. On peut s'en rendre compte en lisant l'épître latine qu'il adresse à Kaspar Waser, le 31 juillet 1609, deux ans avant la publication de son livre, et où il rapporte ses impressions de voyage, depuis son départ de Zurich jusqu'à son retour au pays natal. Il écrit que Bade (la capitale du grand duché) est entièrement papiste; «cependant le prince de celle-ci professe la religion réformée, mais la sienne est un peu différente de la vôtre à Zurich et de la nôtre en Angleterre (en effet il est luthérien)...». Il écrit encore à Waser, à propos de Heidelberg: «là, le comte palatin du Rhin Frédéric IV... embrasse une religion semblable à la vôtre et à la nôtre»²⁶.

Coryat fait donc tout ce qu'il peut pour souligner cette ressemblance et la solidarité qui en résulte. Heidelberg est certainement avec Zurich la ville qu'il vante le plus, dans son livre, comme foyer de culture. Il célèbre Frédéric IV, protecteur des Muses et de l'Eglise, qui extirpa entièrement le papisme de son territoire et épousa la fille de Guillaume d'Orange. Il chante les louanges de l'université et de ses grands hommes, et consacre aussi quelques pages à la bibliothèque palatine dont le conservateur le reçoit avec beaucoup d'amitié. Au moment où paraîtront les *Crudités*, qui contiennent un portrait gravé de Frédéric IV, Frédéric V aura succédé à son père. Le jeune électeur épousera en 1613 la princesse Elisabeth d'Angleterre et, quelques années plus tard,

²⁶ Vol. II, p. 116 dans l'éd. de Glasgow (apparemment les pages contenant la correspondance latine qui fait suite à la description de Zurich ne sont pas numérotées dans l'éd. originale). Comme Coryat l'explique ailleurs (p. 461 de l'éd. originale), le luthéranisme se distingue de l'anglicanisme par la croyance à l'omniprésence du corps glorieux du Christ (rejetée par Zwingli et Calvin) et à la consubstantiation. Sur la question de l'eucharistie, le dogme anglican se rapproche de celui de Calvin, qui nie la présence du corps divin dans le pain et le vin mais reconnaît la présence de son pouvoir rédempteur.

posera sa candidature au trône de Bohême, initiative malheureuse qui déclanchera la Guerre de Trente Ans.

Nous reviendrons sur la réponse de Waser à la lettre de Coryat. Hospinianus et Bullinger ne trouvent pas le temps de répondre aux longues épîtres que Coryat leur envoie d'Angleterre. Par contre le jeune Bueler répond fort gentiment — mais dans un latin que Coryat juge inélegant — lui exprimant le désir de visiter l'Angleterre après avoir fait un séjour d'études à Heidelberg ou à Steinfurt. Au total cette correspondance latine, si elle nous montre parfois Coryat sous les traits d'un pédant, prouve la sincérité de son amitié pour les humanistes qu'il a rencontré à Zurich.

* * *

Faisant route vers Bâle, Coryat s'arrête dans la petite ville de Baden. Selon son habitude, il puise dans Munster tous ses renseignements sur l'histoire de la ville et les propriétés des bains de Hinderhove. La *Cosmographie* contient aussi un tableau des mœurs très libres qui régnaient dans ces bains. Mais cette fois Coryat préfère se documenter sur place et il décrit, avec une verve très personnelle, ce «spectacle extrêmement amoureux», ajoutant que s'il avait une femme il se montrerait moins complaisant que certains maris qu'il a vus. Il est passé maître en effet dans l'art de ces narrations un peu scabreuses et il sait tirer les conséquences extrêmes du principe, «la connaissance du mal n'est pas le mal»; le récit de sa visite au palais d'une courtisane vénitienne en témoigne.

C'est dans un esprit bien différent qu'il relate son passage au monastère de Königsfelden. Ici encore il fait un long emprunt à la *Cosmographie*, mais trouve cependant le moyen de donner un tour très personnel au récit de la mort de l'empereur Albert, assassiné par son petit-fils avec l'aide de quelques acolytes, prenant bien soin de mettre en évidence le caractère inéluctable de la vengeance divine qui tôt ou tard frappe les coupables.

Le 30 août au matin il arrive à Bâle, dernière étape de son voyage en territoire helvétique. Son bref séjour se déroule à peu

près de la même façon que celui de Zurich. Il paie le tribut qui convient à son site agréable, à sa campagne fertile, à son air salubre, au charme de ses femmes qui ne le cèdent qu'aux Anglaises, à la beauté du fleuve qui traverse la ville et à celle de ses monuments anciens. Il admire tout particulièrement la cathédrale, qu'il nomme «la reine des églises allemandes». Heureusement, il peut lire sur les tombeaux qu'elle renferme de belles épitaphes latines. Tout d'abord celle d'Erasme, dont le nom reste associé à l'histoire universitaire d'Oxford et de Cambridge aussi bien qu'à celle de Bâle, et qui, bien qu'estimant que la réforme de l'Eglise devait s'accomplir du sommet, influença pourtant la pensée protestante, notamment par sa traduction grecque du Nouveau Testament. Coryat relève aussi les épitaphes d'Écolampade, de Jakob Meyer, de Simon Grynaeus, initiateurs de la Réforme bâloise, et celle, plus récente, de François Hotman, juriste pamphlétaire huguenot qui enseigna à Lausanne et à Genève, et termina ses jours à Bâle (1590). Il n'ignore pas que l'humaniste siennois Æneas Sylvius Piccolomini, qui devait porter la tiare sous le nom de Pie II, résida longtemps dans la ville au temps du Concile et joua un rôle important dans la fondation de son université. «Il advint», dit notre auteur, «que lorsqu'il fit de la cité sa résidence, le site l'enchantait à un tel point que, peu de temps après, il en fit un séminaire du savoir, lui conférant les privilèges et les libertés dont jouissaient Bologne en Italie et d'autres universités»²⁷. Il connaît également les noms qui ont maintenu, au XVI^e siècle, la réputation de la ville comme foyer de culture: Johannes Amerbach, imprimeur et humaniste, ses fils Bonifacius et Basilius, juristes éminents, le Strasbourgeois Sébastien Brant, auteur de *La Nef des fous*²⁸, Heinrich Loreti (Glareanus), philologue et musicographe, Sébastien Munster et bien d'autres encore. Il n'oublie pas non plus de rendre hommage aux presses bâloises et à tous ces dignes hommes qui «se donnèrent autant de peine pour purger maints auteurs antiques et savants, tant sacrés que profanes, des multiples erreurs qui s'étaient glissées dans leurs

²⁷ P. 435.

²⁸ Ce célèbre ouvrage (1494) fut traduit en latin, en français, en hollandais. Deux traductions anglaises parurent en 1509, celles de Henry Watson et d'Alexander Barclay.

écrits par suite des injures du temps, qu'Hercule aux temps jadis pour nettoyer les écuries d'Augias»²⁹. Mais il s'intéresse aussi aux vivants. Au collège d'Erasmus, il entend Jakob Zwinger — médecin et helléniste comme le fut son père Theodor — qui commente en grec l'*Iliade*. A l'école de théologie, il assiste à un cours d'Amandus Polanus de Polansdorf. Enfin il est reçu avec courtoisie par l'antistès Johann-Jakob Grynaeus³⁰. Ce dernier joignait ses efforts à ceux de Polansdorf pour ramener son Eglise à la pure tradition de la Réforme bâloise.

Coryat se donne clairement pour tâche, dans son voyage, de renforcer les liens qui unissent l'Angleterre à la Suisse et à l'Allemagne protestantes. Il ne faudrait cependant pas tirer du livre l'impression d'une Europe irrémédiablement divisée par une guerre idéologique. Il rapporte à ce sujet un incident typique. La rumeur courait à Bâle que l'Anglais Hugh Broughton, théologien et philologue hébraïsant établi sur le continent, était passé avec armes et bagages à l'ennemi, en l'espèce les jésuites de Mayence. Arrivé dans cette ville, Coryat apprend que l'on ne peut reprocher à son compatriote d'autre fait que d'avoir conversé avec le directeur du collège des Jésuites, Nicolas Serrarius. Coryat se fait un devoir, à son tour, de rendre visite à ce dernier. Il est fort bien reçu et il tient à rendre hommage à son savoir, bien qu'il déteste ses volumineux écrits contre Luther³¹.

Il y avait au moins un étudiant anglais à Bâle en 1608; Coryat le mentionne sans le nommer. Il y avait au moins un étudiant zurichois à Oxford au même moment, Kaspar Thomann, fils du préfet du marché au blé qui avait très bien accueilli Coryat lors de son passage. C'est par l'intermédiaire de Kaspar que notre auteur transmet le salut d'Hospinianus au Dr Thomas Holland, professeur de théologie à Oxford. Au début de 1601, le jeune Thomann avait sollicité son admission dans un collège de cette université. Malgré l'appui de Kaspar Waser et des autorités zurichoises, il s'était apparemment heurté à des réglemens intérieurs refusant

²⁹ P. 437.

³⁰ Fils de Thomas, professeur et ecclésiastique, et non de Simon, comme le dit Coryat.

³¹ P. 552.

le droit d'inscription aux étrangers. Il semble finalement que grâce à un compromis, et à une bourse, il avait pu étudier à Oxford sans résider dans un collège. Il y était encore en 1609, mais vivait dans l'indigence et Coryat conseillait vivement son rapatriement³².

Au début du siècle Waser était aussi en correspondance avec John Johnston, professeur de théologie au collège Saint-André à Edimbourg. Celui-ci, dans ses lettres à Waser, fait un tour d'horizon européen, se plaçant au point de vue des intérêts de la Réforme, signalant en particulier l'importance du serment, solennellement renouvelé le 12 mai 1601 par Jacques VI d'Ecosse — le futur Jacques I^{er} d'Angleterre — d'extirper le papisme et de défendre la vraie religion³³. C'est un commentaire politique du même ordre qu'on peut lire dans la réponse de Waser à Coryat (Zurich, 16 mars 1610), dont nous relevons ce passage :

J'ai peu de choses à t'écrire sur l'état de nos affaires. Le roi de France a récemment fait lever en Helvétie six mille fantassins qui partent pour la France afin de soumettre à la puissance des princes de Brandebourg et de Palatinat les duchés de Juliers, de Clèves et de Berg. Si votre Roi sérénissime ajoutait aussi son appui (et tous les hommes de bien croient et souhaitent qu'il le fera), l'Antéchrist subirait certainement une grande défaite. Tu sais sans doute déjà que son Apologie, avec l'avertissement qui lui sert de préface, a été réfutée par Bellarmin. Celui-ci sert encore les restes du plat de choux pontifical, bien que les nôtres aient mille fois réfuté ses arguments, pour sa honte³⁴. Il vous appartient de prendre en main la cause de votre Roi contre ce laniste³⁵ à la robe de pourpre, et de lutter virilement ;

³² Lettres de K. Thomann à K. Waser, fév. 1601, et de John Castroll à K. Waser, fév. 1600 (vraisemblablement 1601; l'année commençait alors en Angleterre le 25 mars, et l'habitude de la faire partir du 1^{er} janvier n'était pas encore très répandue), dans les *Zurich Letters*; lettre de Coryat à Hospinianus, 31 juillet 1609, *ut supra*.

³³ Johnston à Waser, 1^{er} août 1601, 8 fév. 1602, dans les *Zurich Letters*. Ce recueil ne va pas au-delà du règne d'Elisabeth. Un examen de la correspondance inédite de Waser, conservée à la bibliothèque de Zurich, fournirait sans doute des renseignements intéressants.

³⁴ Waser pense certainement à l'expression fameuse de Juvénal, *crambe repetita*, chou servi deux fois, chose rabachée. Nous avons traduit un peu librement pour préciser le sens de cette allusion.

³⁵ *Lanista*: celui qui achète, entraîne et vend des gladiateurs; celui qui met aux prises des adversaires.

grâce à Dieu vous avez chez vous en abondance des hommes valeureux et très exercés à ce combat³⁶.

Les événements que commente Waser sont bien connus. Jean-Sigismond de Brandebourg et Philippe-Louis de Palatinat-Neubourg revendiquaient tous deux la possession des duchés de Juliers et de Clèves, et de quelques autres territoires. Mais la prise de Juliers par les Impériaux, en 1609, réconcilia ces princes rivaux qui reçurent l'appui de l'Union Evangélique, et qu'Henri IV soutint à son tour, soucieux qu'il était de ne pas voir les Habsbourg menacer à la fois son royaume sur les Pyrénées et sur le Rhin.

Waser, dans son zèle protestant, voudrait que Jacques I^{er} suive l'exemple du roi de France. Escomptant que Coryat donnera une certaine publicité à sa lettre, il choisit un argument susceptible de toucher le docte souverain au point sensible. Il parle donc de la controverse qui fait rage entre Jacques I^{er} et les polémistes de la Société de Jésus. Rappelons les faits principaux de cette guerre des livres. Jacques I^{er} publie anonymement, au début de 1606, un *Discours sur la manière dont fut découverte la Trahison des Poudres*. La même année, il exige de ses sujets catholiques un serment de fidélité répudiant expressément la doctrine selon laquelle le peuple d'un roi excommunié par le pape aurait le droit de le déposer et de le mettre à mort. Un bref de Paul V déclare ce serment illicite, mais l'archiprêtre Blackwell prend position en faveur du Roi, malgré une lettre du cardinal Bellarmin l'adjurant de renoncer à son erreur, lettre suivie d'un second bref pontifical. Jacques répond alors au pape et au cardinal par une *Apologie du Serment de Fidélité*, paru au début de 1608, sans nom d'auteur, avec une préface de Lancelot Andrewes, évêque de Chichester³⁷. Bellarmin publie alors une *Réponse*, sous le nom de son chapelain Mathieu Torti, dont Jacques prend connaissance au mois d'octobre 1608³⁸. Celui-ci

³⁶ Vol. II, pp. 122—123 dans l'éd. de Glasgow.

³⁷ Le *Dictionnaire de Théologie catholique* de Vacant (art. *Bellarmin*) mentionne cette préface. Nous n'avons pu consulter à Paris la première éd. de l'ouvrage, mais seulement la deuxième, parue en 1609 et dont il est question plus loin. La traduction française de cette première éd. ne comporte pas de préface.

³⁸ Selon le DNB, art. *James I.*

alors démasque ses batteries et fait paraître, au début de 1609, une nouvelle édition de son *Apologie*. Il déclare fièrement son nom et ses titres, et lance un Avertissement (*Premonition*) aux souverains de la chrétienté qu'il met en garde contre les prétentions excessives de la papauté. Bellarmin riposte la même année par une *Apologie* de sa *Réponse*. Après quoi les deux combattants quittent la champ de bataille, laissant à leurs seconds le soin de continuer la lutte à coup de volumes, lutte qui obscurcit les airs pendant quelques années encore. C'est à la seconde passe d'armes entre le monarque et le cardinal que Waser fait allusion.

Depuis la Conspiration, Jacques I^{er} craignait pour sa vie et il voyait d'autre part ses adversaires catholiques s'efforcer de battre en brèche son prestige de théologien et de théoricien de la royauté. Les protestants anglais ne manquèrent pas de tirer parti d'une telle situation pour orienter l'action du souverain en Europe dans un sens favorable à leur cause. Les *Crudités*, ouvrage instructif et divertissant avant tout, eurent aussi pour objet de soutenir cette politique protestante qui donna au moins un résultat, dont nous avons déjà parlé, le mariage de la princesse Elisabeth avec Frédéric V³⁹. Mais, dans l'affaire de Clèves et Juliers, un événement, qui sema la consternation dans les cantons évangéliques, allait renverser les données du problème. Après l'assassinat d'Henri IV, le 14 mai 1610, Marie de Médicis fit suspendre la levée de troupes en Helvétie et licencia les régiments suisses déjà concentrés à Châlons. Ce fut la première étape de son rapprochement avec Philippe III⁴⁰.

Il est curieux de voir un protestant de Zurich se réjouir du départ de mercenaires pour la France, en vue d'une expédition en Allemagne. Zwingli avait en effet condamné le recrutement des mercenaires. Mais ce théologien pouvait-il prévoir les répercussions lointaines de la Réforme sur les champs de bataille de l'Europe? Lorsque quelques années plus tard éclata la tourmente, la tension devint plus grande que jamais entre cantons catho-

³⁹ Résultat assez maigre puisque Jacques soutint très mollement son gendre durant la guerre de Trente Ans.

⁴⁰ H. HAUSER, *La prépondérance espagnole* (Peuples et civilisations, IX), Paris 1933, p. 265.

liques et cantons évangéliques. Si l'on excepte l'effort, voué à l'échec, de ces derniers pour secourir les protestants des Grisons, l'Helvétie resta en dehors de la lutte et réussit à éviter les déchirements que connut cette malheureuse contrée. La guerre de Trente Ans comportait des leçons — relatives aux avantages de la neutralité, et de la paix religieuse au sein de la Confédération — qui devaient porter leurs fruits.

Les *Crudités* peuvent inspirer à l'historien des réflexions graves, bien que certaines pages du livre ne le soient guère. L'auteur reste attachant avec sa bouffonnerie parfois consciente, parfois involontaire. Si, comme le veut Fuller, la mémoire et la fantaisie l'emportent chez lui sur la raison, il sait du moins observer et se souvenir, et lorsqu'il brode c'est toujours sur des thèmes bien réels. Quoi que la pédanterie se mêle à son désir de connaître et qu'il vénère trop naïvement l'érudition massive, il est tout de même assez touchant de le voir ramasser avidement les miettes du grand festin humaniste. Quant à l'étroitesse partisane dont il fait preuve en matière religieuse, elle nous irriterait davantage, si, de temps à autre, une curiosité bonhomme, ou même un mouvement de sympathie ne lui faisait reconnaître son semblable dans son ennemi. Il aime trop à rire, et à rire sans amertume, pour être vraiment fanatique et l'on peut dire que, dans une certaine mesure, les voyages ont élargi son horizon.